

DÉSILETS, Andrée, *Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980)*. Gouvernement du Québec, Commission de toponymie du Québec, Études et recherches toponymiques no 7, 1984. 106 p.

Jean-Marie M. Dubois

Volume 38, Number 2, Fall 1984

Bourgeoisies et Petites Bourgeoisies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304265ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304265ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubois, J.-M. M. (1984). Review of [DÉSILETS, Andrée, *Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980)*. Gouvernement du Québec, Commission de toponymie du Québec, Études et recherches toponymiques no 7, 1984. 106 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(2), 258–261.
<https://doi.org/10.7202/304265ar>

DÉSILETS, Andrée, *Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980)*, Gouvernement du Québec, Commission de toponymie du Québec, Études et recherches toponymiques no 7, 1984. 106 p.

Les noms de rues de Sherbrooke (1825-1980) est un volume qui découle d'une recherche financée par l'Office de la langue française pour la Commission de toponymie du Québec. Cette dernière désire ainsi promouvoir l'étude de l'odonymie municipale qui a encore moins d'adeptes que la toponymie régionale surtout parmi les géographes et les historiens.

Historienne à l'Université de Sherbrooke, Andrée Désilets oeuvre également dans diverses commissions québécoises et canadiennes et dans les sociétés historiques régionales. Elle connaît donc très bien les sources d'information et elle a su mettre à contribution toute une équipe de personnes compétentes, comme en témoigne la section des remerciements. Dans la préface, le président de la Commission de toponymie, François Beaudin, rend «hommage à la nouveauté méthodologique» de l'étude. Cette phrase émoustille la curiosité du lecteur qui recherche la «nouveauté» par la suite à chacune des pages. Il sera

déçu car l'ouvrage est tout simplement une bonne recherche historique de base avec hypothèse, objectifs, analyse et interprétation des données et conclusions. L'auteur elle-même est bien consciente des limites de l'étude, surtout en ce qui a trait aux relations entre l'odonymie et les grands courants idéologiques et sociologiques de l'histoire du Québec, et elle mentionne que cette étude appelle nécessairement des études complémentaires.

Mais avant de passer à l'analyse de l'ouvrage, que nous apporte l'étude odonymique? François Beaudin compare le corpus odonymique d'une ville à un monument. Il a bien raison car, comme c'est le cas d'un monument, l'administration d'une ville nomme les rues pour rendre hommage entre autres à des personnages qui ont fait l'histoire. L'odonymie révèle la mentalité d'un milieu, ses modes de penser, son origine ethnique, social et géographique. Étudiée d'une façon chronologique, comme le fait madame Désilets, l'odonymie révèle en plus l'évolution du comportement de ce milieu.

Dans l'introduction du volume, l'auteur expose les hypothèses de travail. L'odonymie de Sherbrooke serait-elle le reflet d'une ville anglophone qui s'est francisée, d'une ville bourgeoise qui s'est démocratisée et d'une ville qui s'est ouverte aux courants nouveaux comme la préoccupation écologique? Pour analyser ces hypothèses, l'auteur procède de deux façons. Dans un premier temps elle trace l'historique de l'odonymie sherbrookoise et, dans un deuxième temps, elle analyse le corpus odonymique lui-même.

Ce n'est que depuis 1926 que le Québec a concédé aux municipalités le pouvoir de donner des noms de rues et de les changer. Mais le code ne faisait qu'officialiser la pratique courante. Sherbrooke, elle, semble s'être dotée d'un règlement à cet effet dès le début en 1852, mais le premier règlement municipal conservé date de 1904. Avant cette date, on procédait selon les requêtes ou les pressions sans faire mention des raisons qui président au choix des noms. Et comme les terres ont longtemps appartenu à la British American Land Co. qui organisait ses terres à distance, par secteur et sans coordination, on s'est rapidement retrouvé avec une odonymie répétitive; par exemple, on retrouvait quatre rues Victoria à Sherbrooke en 1896! C'est la confusion engendrée par l'odonymie répétitive qui amène la ville à demander à son Comité des chemins de rebaptiser certaines rues en 1896. C'est ce qui amène à l'élaboration du règlement de 1904. Dans ce règlement, on commence à franciser un peu les noms de rues, mais 30 ans déjà après que les Canadiens français fussent devenus majoritaires.

Au lendemain du règlement de 1904, on commence à s'intéresser un peu plus à l'odonymie de la ville et, en 1919, c'est la Commission de police qui remplace en la matière le Comité des chemins. Celle-ci, par sa commission spéciale, fait des recommandations afin que le Conseil de ville prenne un peu plus ses responsabilités dans l'approbation des noms de rues et afin que l'odonymie soit plus pratique et plus riche de signification et d'histoire. Cette commission privilégie d'ailleurs l'anthroponyme pour honorer des personnalités locales, nationales ou étrangères; on fait aussi référence aux événements historiques récents reliés à la Première guerre mondiale. L'idée lancée en 1919 d'une commission consultative se réalise par la suite avec l'aide de la Société d'histoire des Cantons de l'Est qui essaie de conscientiser ses membres à ce problème et qui essaie aussi de créer au sein de la ville un comité odonymique

officiel. Cet effort aboutira en 1952 avec la parution d'un règlement qui uniformisera nombre d'odonymes.

Après 1952, c'est la Société Saint-Jean-Baptiste, plus dynamique, qui supplante la Société d'histoire des Cantons de l'Est dans le rôle consultatif. Sous les auspices de son comité de francisation, la SSJB finit par obtenir la reconnaissance officielle par la ville d'un comité de toponymie en 1956. La Société d'histoire des Cantons de l'Est a toujours veillé à ce que la SSJB ne franchisse pas tout à fait le principe de base que la toponymie reflète l'histoire mais ne la refait pas. Depuis cette période, et surtout lors de la confection du plan directeur d'urbanisme pendant les années 1960, le Comité a surtout œuvré à la désignation des nouvelles rues, mais pas toujours avec l'esprit de refléter l'histoire locale.

Qu'est-ce que nous révèle maintenant l'analyse du corpus odonymique? Ce corpus comprend 741 noms de rues mais seulement 700 dont on a pu retracer l'origine. Le répertoire est très bien fait, excepté dans le cas des odonymes descriptifs à référence topographique (Beaurivage, Belvédère,...) et écologique (des Blés, des Cèdres,...) pour lesquels on n'a aucun élément d'explication, ce qui à mon sens aurait été relativement aisé dans bien des cas. En annexe à ce corpus, on retrouve quatre tableaux qui présentent successivement: 1 - l'apparition chronologique des odonymes par quartier de la ville; 2 - la liste des ponts, parcs et places; 3 - la liste des odonymes non retenus; 4 - les changements de noms par quartier et par période.

L'analyse du corpus a porté essentiellement sur un tableau qui présente un classement des odonymes par familles (descriptifs, numériques, thématiques), par sous-groupes et cellules pour chacun des quartiers et pour les périodes de 1825-1900, 1900-1950 et 1950-1980. De 1825 à 1900, l'odonymie reflète le caractère britannique de la ville car, mis à part 4 hagionymes (noms de saints), les 125 odonymes sont anglophones. Les anthroponymes constituent 43% du corpus. De 1900 à 1950, l'odonymie devient bilingue, le passé à dominance anglaise demeure présent, mais il cède graduellement du terrain à la poussée des francophones qui forment déjà 63% de la population en 1901. Le corpus a presque triplé pendant cette période, les anthroponymes dominent maintenant à 60% et les hagionymes ont passé de 4 à 26.

De 1950 à 1980, les 394 nouveaux odonymes sont tous français, sauf quelques anthroponymes anglophones. Cette période se démarque par trois faits. Le premier est que l'engouement pour les hagionymes est plutôt remplacé par un engouement pour les anthroponymes consacrés à l'élite religieuse française. Le deuxième est la forte augmentation des polisonymes (noms de villes) francophones qui constituent maintenant 12,2% du corpus. Le troisième est la tendance à des préoccupations écologiques. En effet, des secteurs entiers, surtout dans les quartiers nord et est, deviennent de véritables jardins arbusitifs ou fleuris.

L'auteur conclut que l'odonymie de Sherbrooke suit de très près l'évolution démographique et se francise graduellement. Elle demeure cependant très élitiste car elle n'a pas su se démocratiser. Malgré un léger retour à la nature, elle laisse peu de place à l'imagination, à la poésie ou à la légende comme dans les régions où la France d'Ancien régime a été présente. L'odonymie de Sherbrooke est donc très froide, de tempérament anglo-saxon et peu

originale. L'auteur le rend bien en mentionnant qu'elle allie à peine la géographie à l'histoire et elle demeure le reflet d'une population transplantée, par vagues successives, et non encore unifiée, qui vit inconsciemment de souvenirs et de nostalgie. Par exemple, pourquoi les si nombreuses côtes de Sherbrooke se nomment-elles Acadie, King, Marquette, Portland...?

*Institut d'aménagement
Département de Géographie
Université de Sherbrooke*

JEAN-MARIE M. DUBOIS